

L'INVENTION D'OSSIAN

Yves Hersant*

Napoléon, sa vie durant, garda un *Ossian* à portée de main. Dans la traduction de Le Tourneur, ou peut-être de Cesarotti, les poèmes du vieux barde faisaient les délices de l'Empereur ; ils l'accompagnèrent dans ses désastres, de la Bérésina à Sainte-Hélène. Aujourd'hui, Ossian n'est plus ; à peine son nom demeure-t-il dans nos mémoires. Les fêtes de Selma sont bien éteintes ; oubliés, le cruel Starno et le perfide Hidallan... Depuis longtemps, le fils de Fingal a cessé de nous émouvoir. Dès 1911, Augustin Thierry notait que "les déclamations de Cathmore, les gémissements lyriques d'Arnim ou de Malvina excèdent nos générations sportives et réalistes".

Quelques savants s'obstinent sans doute (irréalistes ou peu sportifs ?) à entretenir la flamme de l'ossianisme. En historiens des idées, les uns privilégient le faux *Ossian*, j'entends celui de Macpherson, qui seul importe dans nos contrées ; mesurant son "influence" sur la sensibilité "pré-romantique" — mélancolies et douces rêveries, montagnes embrumées et landes sauvages —, ils ont beau jeu de démontrer qu'elle s'exerça dans toute l'Europe. D'autres, avec le sérieux des celtisants, dénoncent la supercherie de l'Ecossais ; fixant leur choix sur les poèmes qu'a produits la vieille Irlande, ils en offrent des traductions qui ont l'inconvénient d'être authentiques¹. Mais si patents que soient leurs mérites, ces travaux déçoivent un peu : faute peut-être de prendre en compte *la traduction comme écriture*, ils passent à côté de l'essentiel. C'est à juste titre que les historiens mettent l'accent sur Macpherson ; mais sa stratégie de traducteur, ils la laissent dans la pénombre. C'est à bon droit que les celtisants veillent sur les trésors du gaélique ; mais de l'écrivain qui les mit au jour (en même temps qu'au goût du jour), ils se débarrassent trop hâtivement. Quand on n'oublie pas *Ossian* lui-même, c'est son auteur-traducteur qu'on rejette aux oubliettes.

Une réhabilitation de l'Ecossais n'entre pas dans mon propos ; mais je prends au sérieux

*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

¹ La première tendance est exemplairement représentée par P. Van Tieghem, *Ossian en France*, 1914 (rééd. Slatkine, 1967), dont l'érudition est fort précieuse ; la seconde par André Verrier, *Ossianiques*, La Différence, 1989, qui propose un choix de textes directement traduits du gaélique.

sa tentative. Si ennuyeuse qu'on la répute — elle l'est parfois mortellement —, l'œuvre a de quoi nous intriguer. D'abord parce qu'elle met en scène un trio fort remarquable : un héros, un grand homme et un médiocre. Dans l'ordre : Fingal, Ossian et Macpherson. Le troisième invente le second, censément fils du premier... Ensuite : ni traduction fictive, ni traduction fausse, c'est d'une vraie fausse traduction qu'*Ossian* nous offre l'exemple extrême. Car Macpherson n'est pas un écrivain qui feindrait d'avoir traduit, non plus qu'un interprète qui défigurerait un grand auteur ; paradoxalement, il invente sans l'inventer — je prends le mot dans ses deux sens — l'œuvre dont il s'affirme le truchement. D'où une conséquence assez curieuse : de servante, la traduction devient maîtresse, ébranlant jusqu'à l'idée d'un original préexistant.

Dans notre mythologie littéraire, comme chacun sait, l'originalité est le *nec plus ultra* ; elle seule permet de discriminer œuvres géniales et démarquages. Une œuvre n'est œuvre que première, libérée de tout emprunt et indemne de tout plagiat ; la traduction n'est traduction qu'à se reconnaître de deuxième main — “ancillaire”, disait Berman —, car foncièrement imitative. Cette conception si répandue est précisément ce qu'*Ossian* perturbe : l'originalité, dit son auteur, ne se laisse pas saisir si aisément, ni ne se situe où on l'installe. Tel est le coup de force de Macpherson, qu'on peut dire aussi un coup de maître : entre original et traduction, il inverse le processus ; c'est une originalité seconde qu'il revendique, lors même qu'il abdique toute prétention à l'originalité traditionnelle. Car au grand mythe de l'original, il oppose celui de l'originel ; la grande affaire, pour lui, est de donner à l'épopée une origine non homérique, et de concevoir un grand homme hors du modèle gréco-latin.

L'affaire Macpherson.

Comment un “raté de la littérature, de l'Eglise et de l'Université”, selon l'expression de Van Tieghem, a-t-il réussi ce joli coup ? Dans quelles circonstances un ignorant, assez naïf pour croire que les anciens Celtes utilisaient l'alphabet grec, a-t-il remporté tant de succès en plein siècle des Lumières ? Il faut commencer par le rappel de quelques dates et de quelques faits.

a) Ne sont imputables à Macpherson ni la translation en Ecosse de vieilles légendes irlandaises — les aventures de Finn, d'Oisín son fils et de leurs nombreux compagnons, compilées au début du XVII^e siècle par des Bénédictins du Donegal —, ni les premières traductions anglaises que ce transfert a suscitées. L'ossianisme a d'autres pionniers. Dès 1751, Alexander Mac-Donald publie des chants gaéliques originaux ; dès 1756, sous le titre *Albin et Mey*, Jerome Stone traduit un poème dit ossianique, pour confirmer que “la sublimité du langage, l'énergie de l'expression, la hardiesse des métaphores égalent ce qu'il y a de meilleur dans les productions des peuples les plus cultivés”². Mais c'est bien à Macpherson (1736-1796) que revient le rôle du médiateur : avec son entourage, il a donné sens à Ossian, dans l'acte même de le transmettre. Il l'a érigé en grand homme, proche mais distinct du héros Fingal. En 1760 paraissent à Edimbourg, où le succès est immédiat, les *Fragments of ancient Poetry, collected in the Highlands of Scotland and translated from the galic or erse language* : seize poèmes en prose rythmée, dont quatorze au moins semblent suspects, mais qui sont tous présentés comme les fragments d'une épopée dont “Ossian” serait l'auteur. Suivent en 1762 *Fingal, an Ancient Epic Poem* ; en 1763, *Temora* ; en 1765, *The Works of Ossian, the son of Fingal*, premier regroupement des œuvres du barde, dont est donnée en 1773 l'édition “définitive”. La même année, Macpherson publie une *Iliade* assez cocasse ; bientôt il siègera aux Communes et amassera un gros pécule, au service d'un (vrai) nabab. Surprenante ascension sociale, pour un fils de fermier que seule son œuvre de

² *Scots Magazine* du 15 novembre 1755. Cité par P. Van Tieghem, *op. cit.*, p. 20, auquel je suis redevable des informations qui suivent.

traducteur a tiré de l'obscurité.

b) Mais la médiation du médiateur a elle-même été médiée ; c'est sous la pression de quelques amis que l'inventeur a inventé. Les *Fragments* de 1760 ont été publiés anonymement : c'est la préface de Hugh Blair qui en indique toute la portée. Avant de gérer son succès, avant de multiplier les *Dissertations* et de prendre la pose du spécialiste, Macpherson traduit de mauvais gré et ne travaille que sur commande ; avant qu'un nom propre ne le signe, *Ossian* est une œuvre collective, née de l'habileté d'un impresario, de l'intervention d'un préfacier et des encouragements de quelques Ecossais — parmi lesquels Hume lui-même. Le texte d'*Ossian* n'est devenu texte qu'étayé de paratextes ; et si Macpherson en est le père, on ne saurait dire qu'il l'ait voulu. Car il voulait tout autre chose : poète médiocre, mais poète (on lui doit un *Highlander*), il souhaitait écrire et non traduire ; et c'est paradoxalement la traduction qui le conduit à l'écriture. C'est en renonçant au titre d'auteur, pour complaire à quelques proches, qu'étrangement il le conquiert.

c) Les adversaires, dans cette conquête, importent autant que les amis : immédiatement contesté, avec une violence d'autant plus grande qu'il remporte plus de succès, Macpherson se fait un nom (ou plutôt une signature) en répondant à ses ennemis. Car la polémique fait bientôt rage : ambiguïtés et malentendus ne pouvaient que l'attiser. Par *Ossian*, faut-il entendre le texte même de Macpherson, ou un cycle de légendes longtemps restées méconnues ? Existe-t-il, dans ce dernier cas, un corpus de manuscrits, ou bien faut-il s'en remettre à la seule oralité ? Diverses croyances s'affrontent alors. Tantôt, comme Thomas Gray, on fait taire ses propres doutes : "Tout conduit à penser que c'est un faux, mais je suis résolu à les croire authentiques, en dépit du diable et de l'Eglise". Tantôt, comme le redoutable Samuel Johnson (*A Journey to the Western Islands of Scotland*, 1775), on se livre à des contre-enquêtes, pour prouver sur le terrain l'inanité de l'ossianisme. Tantôt, comme Malcolm Laing (*The Poems of Ossian, containing the Poetical Works of James Macpherson*, 1805), on affirme qu'*Ossian* est moins une traduction qu'un énorme système plagiaire : dix ans après la mort de Macpherson, Laing l'accuse d'avoir pillé, à quatre-vingt-huit reprises exactement, un millier de vrais poètes.

Aux diverses objections qu'on lui oppose, l'intéressé répond avec adresse. Jouant d'abord à l'ethnographe, il va collecter dans les montagnes, en compagnie d'autres gaélophones, de nouveaux fragments de l'œuvre perdue. Jouant ensuite au philologue, il produit des manuscrits : peut-être s'agit-il de retraductions, de la langue-cible dans la langue-source, du texte qu'il prétend avoir traduit³. A moins que jouant au celtisant, il ne disserte et ne compare, étudiant l'onomastique et situant Ossian historiquement ; par là même, il fraie la voie à une science, qui plus tard sera positive. En sophiste enfin, mais c'est le sophisme qui nous importe, il déploie une logique qui ébranle encore les incrédules. Car de deux choses l'une, semble-t-il dire : si vous me reconnaissez pour traducteur, je ne saurais être un auteur, donc mon *Ossian* est authentique ; mais si vous doutez que j'aie traduit, alors tenez-moi pour un auteur, et admettez que je suis génial.

Pour échapper à l'alternative, à l'*aut aut* macphersonien, diverses issues sont concevables. En 1805, la *Highland Society* d'Edimbourg propose la plus directe, en concluant après enquête :

1 - Qu'une ample tradition au sujet de Fingal et d'Ossian, son fils et son barde, a existé en

³ Voir à ce sujet Van Tieghem, *op. cit.*, p. 55 : "Il ne pouvait être question de donner au public les poésies authentiques, pour lesquelles Macpherson dans sa Préface avait affiché tant de dédain, ni les fragments épiques populaires, ni les notes plus ou moins informes prises d'après les contes ou les chants récités devant lui, ni même les morceaux importants de poésie gaélique composés ou refaits auprès de lui et pour l'aider, au temps de ses premiers travaux". Quant aux "originaux" publiés posthumes en 1807, Van Tieghem conclut, pour sa part, qu'ils ne sont ni authentiques, ni traduits de Macpherson ; le pseudo-Ossian en gaélique moderne serait antérieur au pseudo-Ossian en anglais macphersonien...

Ecosse de temps immémorial.

2 - Que, si l'on a trouvé des fragments qui présentaient la substance et parfois l'expression littérale de certains morceaux de Macpherson, on n'a pu découvrir aucun poème qui fût identique, comme titre et comme texte, à quelqu'un des siens.

3 - Qu'à la vérité la Commission incline à croire qu'il a rempli des lacunes, rétabli des transitions par des passages de sa propre composition, qu'il a ajouté à la dignité et à la délicatesse de ces poèmes [je souligne]⁴.

Autrement dit, Macpherson ne serait en vérité ni auteur ni traducteur ; mieux vaudrait le qualifier d'imitateur, et son œuvre de libre adaptation. Mais l'essentiel est *in fine* : le principal "ajout" de Macpherson, c'est d'avoir conféré une "dignité". C'est d'avoir fait du barde Ossian un des grands hommes de l'Ecosse.

d) Comme on sait, la spirale de la traduction ne s'est pas arrêtée là. Translaté d'Irlande en Ecosse, "traduit" de gaélique en anglais, et peut-être d'anglais en gaélique, Ossian n'a pas tardé à s'incarner en d'autres langues. Macfarlan le met en latin, Cesarotti en italien ; en Allemagne, il se faufile dans *Werther*, avant d'intriguer Schubert et Brahms ; en France, où la celtomanie connaîtra son apogée, il est partiellement traduit dès sa naissance par Turgot et Diderot. L'un s'émerveille de trouver, chez un barde du septentrion, de beaux exemples de "style oriental" ; l'autre est ému de découvrir, dans les vieilles ballades d'Ecosse, les premiers sentiments de l'humanité. En 1777, Le Tourneur donne l'intégrale ; en 1801, Baour Lormian "traduit" en vers, ou plutôt s'efforce d'adapter une traduction de traduction : "[Le Tourneur] traduisit, et j'imité ; il conserva tout, et je choisis ; il voulut faire connaître *Ossian*, et je tâche d'atténuer ses défauts, sans modifier en rien ses traits caractéristiques"⁵. Décidément, pour reprendre une métaphore du dernier cité, *Ossian* est semblable à une "mine", que chacun se sent libre d'exploiter.

Riche filon, en vérité, dont j'aimerais extraire quelques pépites.

Une tout autre Antiquité.

La traduction macphersonienne, observerai-je en premier lieu, joue le rôle d'un récit de fondation. En perspective historique, ce qu'elle "traduit" est le besoin d'une renaissance ; si *Ossian* s'internationalise, s'il se diffuse dans toute l'Europe, c'est moins en dépit qu'en raison même de l'exigence nationale dont il devient le porte-parole. L'enjeu est de taille, puisqu'il s'agit de bâtir tout un passé pour se ménager un avenir. Aussi Macpherson et ses pareils sont-ils peu regardants sur les moyens :

Médiums peu scrupuleux, fous passionnés, ils reconstruisent, ils bricolent des mécaniques fabuleuses qui parlent de langues oubliées, de celtiques inconnus et disparus. Les vieillards sur les lèvres desquels ils recueillent les anciennes mélodies s'empressent de mourir, les manuscrits miraculeusement découverts dans les archives des vieux couvents disparaissent dans des incendies, les parchemins rares et essentiels tombent en poussière aussitôt recopiés. Ils trichent. Ils réinventent l'Antiquité, faute de l'avoir retrouvée⁶.

Ossian est une quête des racines, une recherche des origines, un début de réponse à la question que Herder formulera à sa manière : de quelle culture sont donc issus les Européens non latinisés ? Contre la Méditerranée et ses prestiges, contre le modèle du *mare nostrum* (auquel Herder opposera la Baltique), il s'agit de promouvoir une tout autre Antiquité ; contre un clacissisme stérilisant, une riche culture autochtone ; contre le grec et le latin, une vieille

⁴ *Ibid.*, p. 60.

⁵ P.M.L. Baour Lormian, *Poésies galliques en vers français*, Discours préliminaire, 2e éd. Paris, 1804, p. 8.

⁶ Claude Grimal, "Le faux et sa vérité : à propos d'Ossian", *Action poétique*, n°80, décembre 1979, p. 66.

langue menacée de mort. Alors, par-dessus les siècles classiques, le XVIIIe finissant s'allie au premier Moyen Age ; ethnologues et folkloristes retrouvent une ancienne tradition. Le Nord s'affirme contre le Sud, et c'est pour rivaliser avec Homère que le barde entonne son chant. Même l'abbé Cesarotti a approuvé ce dernier point : pour cet homme des Lumières, qui place sous l'autorité de d'Alembert son activité de traducteur, l'auteur de l'*Iliade* est certes un maître, mais ne saurait être un despote. Au demeurant, Ossian le surpasse dans le *delectare et prodesse*, par son aptitude à émouvoir⁷. Un aveugle l'emporte sur l'autre... Baour Lormian dira de même que si "les Grecs puisèrent leurs fictions dans leur esprit, Ossian trouva les siennes dans son cœur"⁸.

Ainsi Macpherson invente-t-il, tout à la fois, une épopée nationale (*our epic*) et une poétique du sentiment. Ou plutôt, il attribue ces deux inventions à une troisième : l'Ossian fictif, promu père de l'Ecosse et premier de ses grands hommes.

Au terme de ces diverses opérations, idéologiquement fort efficaces, surgit une figure des plus curieuses. Contradictoire, insaisissable, Ossian n'en paraît que plus "grand". C'est un étranger, mais de la plus familière étrangeté ; un poète cerné par l'écrit, mais dont le génie est oral ; un personnage épique, mais censément auteur de l'épopée qui le met en scène (imaginons un Homère qui serait le fils d'Achille!) ; un sauvage guerrier, mais doté d'un génie expressif, alliant à la virilité l'esprit d'enfance ; un "saccageur de provinces", mais créateur d'une sensibilité nouvelle. En lui, l'individuel et le singulier se chargent de valeurs collectives ; et ce poète d'un genre nouveau, inscrit dans une filiation héroïque, accède au statut de grand homme.

Revenant à Napoléon, qui ouvrait cet exposé, peut-être comprend-on mieux sa passion pour l'ossianisme : si le Corse aux cheveux plats a tant rêvé aux crinières blondes de Fingal et d'Ossian, n'est-ce pas parce que l'œuvre bizarre, ingénieuse et contestée de Macpherson lui offrait un modèle inédit de relation entre le grand homme et le héros ?

⁷ *Poesie di Ossian, figlio di Fingal*, Bassano, éd. de 1810, p. 22.

⁸ *Poésies galloises en vers français*, 2e éd., Paris, 1804.